

...les sentiers battus

Caroline Gagné

Résidence de production Web
du 22 mai au 29 juin 2001



Extrait de l'œuvre Web...les sentiers battus, 2001

Il y a l'image. Puis l'interaction qu'elle met en jeu. Il nous faudra en effet reconnaître l'importance de ces deux éléments et leur place respective. Car ils offrent, chacun à leur manière, des conditions de perception et un ancrage temporel qui leur sont propres.

Tout d'abord, donc, un paysage. Un site dans ce site. « Paysage urbain », de surcroît. L'alliance de cette notion de paysage avec l'urbanité nous étonne encore, dans cette expression devenue courante. Elle révèle toutefois, d'entrée de jeu, un des traits fondamentaux du paysage : son caractère construit. Le paysage comme présence d'un sujet fixant arbitrairement mais activement les limites de l'environnement qui s'étale autour de lui.

Caroline Gagné nous propose donc un environnement reconnaissable, emprunté au-dehors, qu'elle entraîne dans l'espace numérique du Web. Ce choix met en lumière l'importance, pour l'artiste, de revenir à l'environnement quotidien, le sien, celui où l'on circule, où la vie continue d'avoir prise. Dans l'ensemble de sa production, cette introduction du quotidien, de la ville, demeure un élément central que le projet d'art-réseau poursuit. Elle dira elle-même qu'il ne s'agit pas tant d'une réflexion sur ce médium, que d'un prolongement de sa pratique. L'on pourrait dire que la démarche de Caroline Gagné, posant la question de l'inadéquation de notre environnement au monde sensible, soulève nécessairement celle, non encore résolue, de l'art-réseau. En ce sens, ce qu'elle met en question touche l'espace urbain tout autant que l'espace de la *toile*.

Urbanité

Retour à l'installation *in situ* réalisée en 1999 dans la tour du Centre d'interprétation de la vie urbaine de la ville de Québec. Plusieurs artistes invités par LA CHAMBRE BLANCHE y ont réalisé une œuvre installative, et ont été inspirés tant par le caractère historique de cet élément architectural que par ses propriétés formelles. Caroline Gagné y introduit quant à elle un lampadaire de rue, des objets issus du monde industriel, trouvés, récupérés dans la masse des objets que la ville secrète. Aucune sensualité dans cet univers. Sauf la chaleur et la lumière des ampoules monumentales et une certaine poésie qu'on ne saurait nommer. Comme une poésie du malgré tout. Poésie de résistance. Comme l'ultime tentative de reconnaître dans cette urbanité une beauté. Un tuyau qui se dresse montre son ouverture et invite à y prêter l'oreille. On y entend un courant indéfinissable, le son de l'intérieur de la terre, des canalisations souterraines, ces espaces qui nous sont cachés. L'artiste dira s'intéresser à « ce qui circule et qu'on ne voit pas ». Un réseau tentaculaire, voire envahissant, mais imperceptible. Explorer ce lien avec l'œuvre dont il est ici question...

L'urbanité se donne ainsi dans toute son ambiguïté. Attirante et menaçante. Laide et empreinte de poésie pour qui sait la voir, ou la trouver. Un environnement inadéquat, mais nécessaire. Pour être dans la vie, se situer dans le réseau de multiples mises en contact. La ville susciterait tout à la fois un sentiment d'appartenance et d'étrangeté.

Les images choisies montrent des sentiers situés dans des oasis de verdure qui s'immiscent dans la ville. Des sentiers non prévus que dessinent les piétons à l'encontre des contraintes de circulation imposées. Pour l'artiste, « [...] ces réseaux fortuits mettent en relief l'insuccès des intentions rationnelles des espaces publics ».

Elle dira aussi : « Les villes se transforment et laissent parfois des vides ». Tant d'interruptions, de terrains vagues, mettant en lumière les limites du contrôle exercé par l'homme sur son propre environnement. Au creux de ces manques, dans la trame urbaine, apparaissent des lieux d'investissement délinquants.

Déplacements

C'est un lieu commun et pourtant à peine pris en compte : dans l'expérience extrêmement sédentaire, inconfortable, presque douloureuse, que nous impose la toile, le corps est annihilé. On ne bouge plus que du bout des doigts. On se déplace à des vitesses vertigineuses, mais sans mouvement. Encore difficile à saisir, à digérer, à assumer. Verrons-nous le jour où nous traiterons de nos pérégrinations sur la toile à la manière de nos itinéraires de vacances ?

Autre trait de ce déplacement, il est toujours anonyme. Nous y sommes sans y être. Nous y sommes, mais qui le saura ? À l'effervescence ressentie par l'expérience de déplacements magistraux s'accroche un sentiment d'absence radicale. Comme autant de tentatives

de mouvement, de recherches de contact, dans la solitude la plus fondamentale.

À cet égard, on se rappellera les accumulations de stores dans la tour du CIVU et reprises dans *Les maisons de nos jours sont trop isolées* présentée à l'Œil de Poisson en 2001. Tel un écran protecteur identifiant la limite du public et du privé, les stores blancs deviennent une métaphore explicite de l'isolement.

Cette solitude est profondément ancrée dans l'œuvre de Caroline Gagné. Elle nous invite à des réminiscences ou à des expériences non conviviales où se pose plutôt la question d'une présence en quête de ses propres traces. On saisira dès lors que l'importance des traces dans le projet des *sentiers battus* acquiert un double statut. Critique de l'univers aseptisé de la toile et questionnement lié à une réflexion plus vaste présente dans les œuvres antérieures.

Traces

Devant l'écran, le paysage semble n'être qu'une page d'introduction dans l'attente des parcours labyrinthiques habituels ou des jeux de cause à effet auxquels nous convie le plus souvent la toile. Avec l'habitude d'interactivités complexes, on cherche ici l'action à poser. Aucune petite main n'apparaît pour nous guider. Nous nous retrouvons pour la toute première fois devant une indétermination du geste mettant en lumière à quel point la pseudo-interactivité, si prisée dans les sites antérieurement visités, consiste en fait en une suite de multiples bornes fixées sous le masque d'un nomadisme libertin.

Plusieurs auteurs se sont intéressés au nomadisme comme condition de notre conscience contemporaine. Si nous revenons à l'image de la toile et au nomadisme auquel elle nous convierait, on peut constater aujourd'hui quelques réticences. Certains auteurs, tels Rosi Braidotti, Daniel Charles ou Anne Cauquelin¹ à sa suite, ont souligné que le terme vient de *nem*, règles, lois. Le nomadisme, bien qu'on ait voulu le croire, n'est pas synonyme d'indétermination.

Pour Anne Cauquelin, les images romantiques d'un « lieu sans séjour »² relèvent d'une utopie non instrumentale dans notre compréhension de la réalité de la toile. « La répétition, le passage par des régions déjà frayées, un circuit finalement fléché, voilà le nomadisme du site et celui, aussi, du nomade dans le désert »³. Pour Cauquelin, l'aléatoire y est programmé comme tel⁴.

On saisit dès lors que l'apparente indétermination de notre action sur le site des *sentiers battus* offre une expérience hors normes, qui constitue à la fois son impossibilité et sa poésie. Bien que l'artiste contrôle le lieu d'usure du processus, l'expérience qui s'impose dans la manipulation effective apparaît tout à fait ouverte et, en ce sens, nouvelle.

Seul dans la foule

Les traces que nous laissons sur le site des *sentiers battus* n'évoquent pas le souvenir ni même la mémoire de notre passage. Non, les traces que nous laissons presque malgré nous se superposent de manière insaisissable et mystérieuse. Nous parlons de traces, mais ces traces se situent à la limite d'elles-mêmes. On ne peut percevoir les résultats de notre passage. Ils ne se voient pas. Seule une courte bande sonore, reproduisant des bruits de pas, nous indique que le dispositif reconnaît notre passage et nous renvoie à ce qu'évoque l'image en tant que telle. Caroline Gagné nous oblige donc à un acte de foi, voire à une confiance aveugle. Se passe-t-il vraiment quelque chose? Elle nous le confirme dans le texte qui pallie une certaine déception de l'expérience. L'œuvre devient conceptuelle en prenant sa qualité dans cette dimension idéelle de l'usure plus que dans l'expérience qui en est impossible.

L'interactivité ne nous fournit pas plus un sentiment de communauté, de participer à une action collective, commune, bien que ce soit dans la surimposition des multitudes passages individuels que le projet agisse. Paradoxalement cette suite de solitudes ne vaut pas plus que la somme de ses parties. Et vient le constat d'une certaine impuissance devant la grandeur de l'entreprise. La toile nous confronte à notre petitesse. L'expérience du sublime réinventée.

Temps et mouvement

Nous avons parlé du paysage et de l'interaction, de leur caractère distinct. Si l'image évoque tous ces passages humains dans le paysage de la ville, le projet interactif ne nous permet aucun passage dans le paysage. En effet, notre action n'en fait pas un *lieu* effectif. Seule l'*image* du sentier signifie que cet espace est un lieu où l'on a circulé. Mais dans la situation interactive, on ne peut parcourir cet espace. On passe sur la toile, mais pas dans le paysage. L'image fait tableau et résiste à ce type d'atteinte.

Ce ne sont pas des lieux. On ne peut les parcourir et il semble qu'ils ne nous donnent

rien à voir. L'introduction d'un environnement naturel révèle une recherche, impossible dans ce contexte, du vivant. Mais l'impossibilité de cette introduction n'est pas vaine. Là semble résider cette poésie du malgré tout que nous avons évoquée plus haut.

Parallèlement à cette image suspendue dans le temps, il y a le temps qui fuit, celui du jeu interactif lent et indéterminé qui mène imperceptiblement l'image à sa perte. Quand aurons-nous devant les yeux les résultats de l'usure de ces multiples passages? Caroline Gagné parle d'une année, *peut-être*. Impossible de théâtraliser une rencontre où elle serait certaine d'atteindre en simultanéité une audience agissante. Elle doit faire avec ce temps des passages. Temps si lent que sa linéarité est difficile à envisager.

...*les sentiers battus* nous propose une confrontation entre l'indétermination de l'usager, son geste, son identité, et le contrôle de l'espace de circulation.

Demeure l'idée dérangeante d'une certaine usure du site qui provient du concept même énoncé dans le texte qui accompagne le site. Alors que l'image nous donne un plaisir autre, moins intellectuel, un relais dans la course folle au sein de la toile à la tentation de laquelle nous acceptons de succomber.

LISANNE NADEAU

1. Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects : Embodiment and sexual difference in contemporary feminist theory*, New York, Columbia University Press, 1994 ; Daniel Charles, *Musiques nomades*, Paris, Éditions Kimé, 1998 ; Anne Cauquelin, *Le site et le paysage*, Paris, Presses universitaires de France, Collection « Quadrige », 2002.
2. Selon Daniel Charles, le terme viendrait de Lyotard. Voir Anne Cauquelin, *op. cit.*, p. 44, note 1.
3. Anne Cauquelin, *op. cit.*, p. 44.
4. Anne Cauquelin, *op. cit.*, p. 38.

